

François Martin

« Le soleil se couche, moi aussi »

SON ŒUVRE

François Martin (né en 1945 à Paris) travaille principalement en séries, essentiellement de dessins. Ces séries se composent en nombre assez significatif, et jouent sur le même motif. Chez F. Martin, le motif est toujours un embrayeur et un réembrayeur constant de l'activité artistique, devenant presque machinique. Le trait, qu'il soit peint ou dessiné, est également toujours à la limite du gribouillage, du ressassement. Cette œuvre est portée par une mélancolie du désœuvrement et en même temps une joie du surgissement de la couleur, du trait, de la forme qui prend forme. F. Martin joue sur la contradiction entre la répétition, presque compulsive, et l'éclat du singulier qui à un moment donné se fige sur la page.

L'EXPOSITION « LE SOLEIL SE COUCHE, MOI AUSSI »

Identification de cette série :

Règle : exécuter un dessin pour chaque message trouvé sur son répondeur téléphonique ainsi qu'une feuille monochrome pour chaque jour sans message.

Support : un cahier de brouillon d'écolier, aux pages de 14 x 22 cm, avec carreaux traditionnels et ligne de marge rouge.

Technique : multiple (crayon, pastel, aquarelle, acrylique, café, plume, etc.)

Récurrences :

Les feuilles monochromes suivent l'ordre : bleu, violet, rouge, orangé, jaune, vert.

Chaque feuillet porte un tampon à la date du jour ainsi que l'inscription au crayon de l'heure du message et de sa teneur abrégée, avec le nom ou les initiales du dessinateur.

Parfois, F. Martin ne parvient pas à dessiner, il signale alors seulement son abandon, en lettres rouges sur page vierge.

1018 dessins ont été réalisés entre le 1^{er} septembre 1995 et le 31 août 1997 (2 ans). F. Martin avait d'abord pensé se plier à cette règle toute sa vie mais il eût finalement peur que cette entreprise le rende fou.

Le titre de l'exposition indique la contrainte journalière que s'est posé F. Martin : le jour comme unité de compte. Ce titre ne signifie pas seulement l'éternel retour du quotidien, il signifie que *lui aussi* il perçoit ce rythme et, plus métaphoriquement, qu'il saisit l'entrée dans l'obscurité, la perte de la vue, l'entrée dans la nuit.

Les dessins, conservés en liasses dans des petits dossiers, un par mois, peuvent être montrés de multiples façons : encadrés ou comme ici, sur des tables à tréteaux qui évoquent les surfaces de travail

d'un atelier ou le bureau léger. Chaque table correspond à un mois. Les dessins ainsi montrés serrés les uns à côté des autres. Ils se comparent, se côtoient, se renvoient les uns aux autres. Il s'agit de mettre à plat, de mettre au même niveau les éléments qui composent cette série.

3 PROPOSITIONS DE LECTURES :

- NI PEINTURE, NI DESSIN
- LE JEU AVEC LE QUOTIDIEN
- SE POSER DES REGLES POUR REPRESENTER LE TEMPS

NI PEINTURE, NI DESSIN

Pourquoi peut-on dire que F. Martin n'est ni complètement dans le dessin, ni complètement dans la peinture ?

(les deux sont mêlés, dissociés, conjugués, décalés, se croisent, se dédoublent et se ratent réciproquement)

Observez ce qui est net et ce qui est maladroit dans le tracé.

(maîtrise ambiguë du geste et du tracé : tantôt aisé ou appliqué, tantôt tremblé ou baclé)

Accordez de l'attention aux différentes techniques de F. Martin.

(expérimentation constante, jeu avec les matériaux)

A SAVOIR

Cette série de dessins successifs s'ordonne en un seul ensemble qui en fait un unique dessin.

Il existe un réseau de séries dans cette série : reprises de motifs (têtes, cuisses de poulets, taureaux, louves romaines), elles coexistent sous différents rapports et sont toutes entrelacées.

La série permet l'exploration d'un sujet, elle ne cherche pas l'achèvement de la forme, au contraire, elle la rejoue, la retouche.

LE JEU AVEC LE QUOTIDIEN

F. Martin utilise les messages de son entourage laissés sur son répondeur comme point de départ à ces dessins. Observez les rapports entre le message et l'image.

(le rapport référentiel : cuisse de poulet pour les rendez-vous à déjeuner, pyramide pour un appel d'Egypte ; le rapport d'évocation : de la personne qui appelle, de son visage ou de son caractère ; le rapport intime : indéchiffrable, apparemment sans rapport)

Qu'est ce que le quotidien ?

(« Le quotidien est à la fois ce qui n'en finit pas et ce qui finit chaque jour. »

Jean-Luc Nancy, cat. d'exposition François Martin, *Le soleil se couche, moi aussi*, Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines, 1 septembre 1995 – 31 août 1997, p. 50. ; idée de répétition et de refrain que l'on retrouve avec la série des monochromes)

À SAVOIR

Le dessin modifie le sens des mots, l'épaissit ou l'opacifie avec la matière du papier, de la pâte, du pigment, de la mine de plomb ou du graphite, de la coulure ou du griffonnage.

Ces œuvres sont comme double réponse : celle du dessin et celle que l'artiste donnera sûrement à l'envoyeur du message.

SE POSER DES REGLES POUR REPRESENTER LE TEMPS

Pourquoi peut-on dire que l'artiste se soumet à une commande aléatoire ?
(elle est soumise au rythme du quotidien et aux aléas du répondeur)

Quels sont les différents temps représentés dans cette œuvre ?
(le temps du message, celui du dessin ; dessin qui suspend le temps ; temps étalé sur des tables)

À VOIR AUSSI AU MAMCO AU MEME MOMENT

Au 3^e étage : On Kawara et Roman Opalka, des artistes qui inventent des façons de représenter le passage du temps, mais d'une manière beaucoup plus systématique et constante que celle, légère, de F. Martin.

PROPOS DE L'ARTISTE

« En août 1995 je suis à Céret où je travaille sur une série de dessin, *Les petits oiseaux méchants*. Je redoute le retour à Paris. Le 1^{er} septembre, j'espère un coup de téléphone ou un message sur mon répondeur. Pour me défendre de ce qui sera l'attente au pied du téléphone, j'imagine un dispositif. Transformer cette attente en dessins. Prendre chaque message déposé comme le moteur d'un dessin à faire – le jour même. »

François Martin, Lettre à Jean-Luc Nancy du 14 avril 1999, dans Jean-Luc Nancy, cat. d'exposition François Martin, *Le soleil se couche, moi aussi*, Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines, 1 septembre 1995 – 31 août 1997, p. 22.

« ([question] C. : Pourquoi ne travailles-tu jamais sur toile ?) Je veux échapper à la machinerie de la peinture. La toile, c'est ça. J'en ai peur, comme des ateliers. Je les fuis. Je contournes... et je remplis des petites feuilles. »

François Martin, « Entretien de Christiane Veschambre et Catherine Weinzaepflen avec François Martin », dans *François Martin*, [Paris] : [s.n.], mars 1981, non paginé.

À PROPOS DE FRANÇOIS MARTIN

« Il griffonne, il passe son temps à griffonner. À la limite, il ne s'arrête jamais. Ce qui veut dire, si l'on ne s'embarrasse pas dans les détours : vivre, pour lui, c'est griffonner – sans relâche, avec une espèce d'obstination maniaque (répétitive, obsessionnelle) dont vous n'avez là sous les yeux qu'un moment arbitrairement découpé, fixé, érigé en semblant d'œuvre pour les besoins de la cause (pour donner une idée de ce dont il s'agit), et, c'est probable, par lassitude (parce qu'il faut bien quand même, de temps en temps, s'arrêter, reprendre souffle, se refaire des forces).

Martin, autrement dit, est une sorte d'homme-dessin : il n'existe – si tant est qu'il existe, au sens où vous l'entendez – que dans ce geste élémentaire et perpétuel de l'inscription du graphisme. Activité

tactile, en effet (il a raison) : il écorche, marque, tache, incise, zèbre, sillonne, gomme, barbouille, trace... Bref, il écrit. Il passe son temps à écrire. »

Philippe Lacoue-Labarthe, dans *François Martin – « Man Ray's Sandwiches »*, cat. d'exposition, Centres d'Arts Plastiques Contemporains de Bordeaux, 10 janvier – 10 février 1978, (non paginé).

« François Martin se déplace donc quelque part du côté de la créativité et de son analyse. En ce lieu où le sens s'abîme dans sa négation, mais aussi où l'acte créateur étalé et poursuivi jour après jour produit, comme malgré lui, un peu de pensée. »

Christian Besson, « Postface : François Martin : les séries », dans Roger Laporte / Wilfried Rouff, *François Martin : l'excès, le manque*, Cheval d'attaque, 1980, (non paginé).

« À première vue un dessin de François Martin n'a rien du dessin. Il ne nous offre pas une image, mais une multitude de petites figurines assemblées les unes à côté des autres, souvent plus peintes que dessinées.

Des dessins nous ne retrouvons que le support en papier, de la peinture que le matériau. »

Jean-Marc Poinot, « Préface à l'exposition François Martin à la galerie *Le dessin* en 1978 », cité par Christian Bernard, dans *François Martin, Louis Cane, Vincenz Bioulès*, Lyon, ELAC, 1983, p. 59.

« François Martin est un peintre à protocole. Ses lointains périple ou les actes les plus ordinaires de sa vie quotidienne, comme écouter des messages sur un répondeur, prendre un café ou faire son marché peuvent fournir les codes d'accès à des rites que l'artiste s'invente comme syntaxe « à condition » de l'œuvre. »

Pascal Letellier, « D'espagnolades », dans *François Martin, Espagnolades et autres pièces*, [Havre], Les Ateliers de l'ESAH, n° 12, 2010, non paginé.

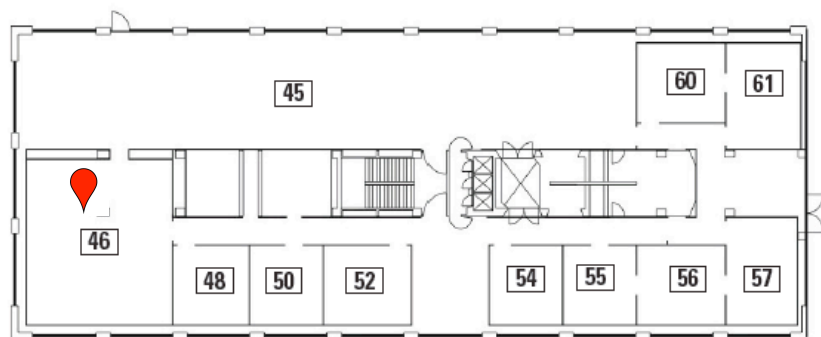
« Entre les séries, des signes circulent, quelques permanences se retrouvent : la caractère quotidien et banal des objets représentés, le respect de leur grandeur nature, la panoplie des techniques utilisées, un mélange de sophistication et de pauvreté dans les styles. Au-delà de la clôture relative de chaque série, l'identité de François Martin demeure, mais incertaine et fragile. »

Christian Besson, « Postface : François Martin : les séries », dans Roger Laporte / Wilfried Rouff, *François Martin : l'excès, le manque*, Cheval d'attaque, 1980, non paginé.

« Quand tant d'œuvres rutilent dans l'évidence déclamatoire ou l'innocence sophistiquée, le maintien tranquille d'un tel statut-hybride, déplacé, frustrant n'est-il pas facteur d'attrait et d'embarras ? »

« François Martin », Christian Bernard, dans *François Martin, Louis Cane, Vincent Bioulès*, Lyon, ELAC, 1983, p. 58.

PLAN DES SALLES DU 1^{er} ETAGE



- 45. Dennis Oppenheim, *Salle des machines*
- 46. François Martin, *Le soleil se couche, moi aussi*
- 48. Carroll Dunham, *Dessins*
- 50. Hayan Kan Nakache, *Schmögelito*
- 52. Hugo Pernet, *Le Voyage en Italie*
- 54-57. Renée Levi, *Françoise*
Stéphane Bordarier, *Tableaux*
- 60-61. Raymond Hains, *L'entretien infini*